

Préface

La publication des contributions présentées à l'Atelier européen Informatique et archéologie que le réseau Pact a organisé avec le Centre de Recherches Archéologiques en 1983 paraît enfin. Elle a demandé aux deux initiateurs de cet atelier, F. Djindjian et H. Ducasse, beaucoup de patience et de travail. Grande patience et beaucoup de travail aussi de la part de l'éditeur, T. Hackens. Malgré leur volonté à tous trois de faire aboutir l'entreprise, les années ont passé.

Aux uns et autres, la question s'est posée de savoir si cette publication est encore d'actualité et si elle pourra encore être de quelque utilité pour les lecteurs. Si le volume paraît aujourd'hui, c'est que les uns et les autres, en révisant une dernière fois les différentes contributions rassemblées ici, ont jugé que la matière n'était pas périmée, et que de toutes façons les objectifs qui avaient présidé à la réalisation de l'atelier européen demeurent.

Il est encore plus nécessaire aujourd'hui qu'hier de se donner une vision élargie de la variété et de la complexité des applications que les archéologues ont faites de l'informatique. Il est évident que ces applications se sont encore diversifiées et enrichies au cours des dernières années, mais on trouvera, je pense, que celles-ci ont gardé « un air de famille » avec celles qui ont été présentées en 1983.

Il est vrai que les choses évoluent à la fois vite et lentement. Depuis 1983, les techniques informatiques et les instruments de travail ont fait des progrès considérables. Il était à peine question, en 1983, des micro-ordinateurs, et encore moins question de les considérer déjà pour ce qu'ils sont devenus, des outils disponibles à toute heure presque sur tous les bureaux de chercheurs, dans toutes les équipes de recherche et instituts d'université. Mais dans le même temps, les mêmes problèmes continuent à se poser aux utilisateurs : la relative banalité des applications de base, si l'on ne dispose pas d'une assistance informatique suffisante, le besoin de se rapporter en permanence à des « cas de référence », la nécessité de poursuivre les réflexions théoriques sur la nature et le traitement de l'information archéologique.

J'évoquerai d'abord la banalité des utilisations de base : il est bien connu que la plupart des micro-ordinateurs sont consacrés pendant la majeure partie du temps à des applications de traitement de texte. Ils ont remplacé les machines à écrire. Cela n'a rien de choquant : l'ordinateur est aussi fait pour cela, et l'on sait que la rédaction des rapports et la publication des résultats occupe une grande partie du temps des chercheurs et enseignants. Mais on s'aperçoit également que cette situation est aussi le résultat d'un relatif isolement des chercheurs et des équipes, même les plus nombreuses, de grands instituts parfois, qui ne disposent pas d'une assistance informatique régulière ou permanente. Pour toute application un tant soit peu développée, un travail sur tableur, un programme statistique, une connexion sur un

réseau, un traitement cartographique, sans parler des images, la plupart des utilisateurs sont rapidement dépassés s'ils ne peuvent, pour ainsi dire sur le moment, interroger un homme de l'art. On a certes développé dans nos institutions des politiques de formation à l'utilisation de l'informatique, mais les bilans effectués par les formateurs eux-mêmes montrent bien que le plus nécessaire reste un suivi pratique, une assistance régulière sur les réalisations concrètes des utilisateurs. En ce sens, l'expertise des informaticiens qui travaillent dans nos domaines, si elle a cessé d'être une connaissance initiatique, reste un intermédiaire et un recours. C'est cette expertise que l'on trouvera d'abord dans le présent volume.

On y trouvera encore autre chose, et qui n'est pas le moins important : des études de cas. Il est évident, en effet, que les besoins des utilisateurs d'informatique en archéologie ne portent pas seulement sur l'initiation et la formation pratique aux logiciels. C'est une chose que d'apprendre à se servir d'un programme de statistiques, de cartographie ou de traitement d'images, et c'est autre chose de comprendre que le problème archéologique qu'on veut traiter par l'informatique est déjà connu comme « le cas d'Untel », pour paraphraser une expression de mathématiciens, qu'il a fait l'objet d'expériences et a produit des résultats, qu'il a été publié et soumis à évaluation. Faute de quoi, l'utilisateur qui travaille « dans son coin » va réinventer le téléphone ! Je n'exagère pas en soutenant que cette situation s'est déjà produite plusieurs fois dans nos disciplines. Pour éviter ce type de désagrément — et de naïveté, il faut au moins donner des publications, dont on sait d'avance que, pour partie, elles vieilliront, mais que, pour partie, elles demeureront des instruments de référence qu'on aura encore profit à lire après bien des années.

Il reste enfin, dans un ouvrage comme celui-ci, un état des réflexions théoriques sur lequel il est encore aujourd'hui nécessaire de travailler. On a parlé, au cours de l'atelier de 1983, d'intelligence artificielle, de traitements d'images, etc. Pour beaucoup d'utilisateurs, ces directions de recherche en informatique appliquée à l'archéologie se dessinent encore à peine, quand elles ne sont pas des idées de prospectives qui ne se réaliseront que dans un avenir lointain. C'est dire que ceux qui étaient en avance en 1983 sont encore en avance aujourd'hui. Ils ont certes travaillé et progressé eux-mêmes, mais dans beaucoup de cas, les instruments de travail leur manquent encore. Car c'est au niveau d'une recherche de méthode qu'ils se sont situés et qu'ils poursuivent leurs travaux. Ils visent en réalité à mieux comprendre le fonctionnement de la recherche conduite par les archéologues, leur manière de constituer les informations, de les traiter et de les représenter. Ils veulent aboutir à en donner une représentation théorique appropriée, par exemple en se référant aux recherches récentes sur les systèmes d'information et aux sciences cognitives. À ce prix, en archéologie comme en physique de base, on pourra construire les instruments de travail adaptés aux besoins d'une discipline qui évolue rapidement, et arriver à la solution de problèmes tels que l'analyse et le traitement des sources, j'entends la relecture de la littérature archéologique, dont on ne peut se passer par un recours direct aux objets, une autopsie, qui n'aboutit en réalité qu'à créer une source d'information supplémentaire parmi d'autres.

Telles sont les raisons qui, me semble-t-il, conservent aux contributions rassemblées ici leur actualité. Que les auteurs veuillent bien pardonner aux éditeurs le temps passé, et que ceux-ci soient remerciés de leur obstination et de leur courage.

Bruno HELLY